

FRANÇOIS COPPÉE (1)

I

Le poète exquis, l'homme excellent que les Lettres et la Patrie viennent de perdre, aura survécu peu de jours à la sœur dévouée qui veillait tant d'années, pieusement, autour du travail de son frère. La maison de la rue Oudinot, où Coppée habitait déjà en 1872, quand je l'ai connu, ne verra plus passer sur le pavé de sa cour, où avait reposé le cercueil de leur mère, ni la vieille fille au sourire demeuré si naïf, ni le célèbre écrivain. Le frère et la sœur s'en sont allés, à une semaine d'intervalle, rejoindre au pays d'où l'on ne revient pas et cette mère et les familiers de leur foyer : Barbey d'Aurevilly, Gobineau, Francis Magnard, Luigi Gualdo, Amédée Pigeon, Alexis Orçat, le marquis

(1) A l'occasion de sa mort (1908).

d'Ivry, Jules Valadon... Que de figures disparues s'évoquent pour moi autour de celles de Coppée et de Mlle Annette! Que de convives se sont assis à cette table hospitalière, dans ce modeste appartement qui fut longtemps le logis d'un sage, avant de devenir le calvaire d'un martyr. Dans ces années-là, Coppée excitait l'envie. Il semblait qu'une bonne fée présidât à la conduite de sa vie personnelle et littéraire. Le succès lui avait été accordé très jeune. Depuis *le Passant*, ses œuvres se succédaient, toutes originales, toutes bien accueillies d'un public pour lequel il était mieux qu'un auteur, un ami. De santé fragile, il s'était fortifié assés pour suffire à un labeur assidu. Coppée avait la production non pas facile, mais heureuse. Heureux, il l'était, autant qu'il pouvait l'être, dans cet intérieur d'affection familiale et chaude, demandant peu de chose à la vie, et toujours comblé au delà de ce qu'il demandait. Il a lui-même décrit, au début du plus autobiographique de ses poèmes, *Olivier*, sa chance d'alors :

...Ce n'était pas qu'il eût, comme homme et comme artiste,
Le sujet de se plaindre et le droit d'être triste.
Au contraire, il avait, cet heureux Olivier,
Le plaisir délicat de se voir envier...
La vie avait été facile à ce poète...

Ce bonheur prolongé de sa jeunesse et de son âge mûr, Coppée le reconnaissait, et comme s'il eût eu la vision anticipée des épreuves compensatrices, il avait peur de cette constante fortune. Bien des fois je l'ai entendu me dire, après un

volume qui avait réussi, au sortir de la première représentation d'une pièce acclamée : « Je paierai cela quelque jour... » Ceux qui l'ont vu lutter, durant des mois, avec la plus atroce des maladies, savent trop combien cet étrange pressentiment avait raison. Pourtant si quelqu'un méritait de s'éteindre doucement, longuement, dans l'admiration et le respect universels, n'était-ce pas ce délicat et noble artiste, tout générosité, tout bonté, — main ouverte à toutes les misères, cœur ouvert à toutes les charités, intelligence prête à tous les enthousiasmes ? Il en aura été décidé autrement par cette Providence à laquelle Coppée croyait si profondément, si simplement, et dont les voies sont impénétrables. Si nous avons tous, même les meilleurs, une dette de souffrance à payer, ce chrétien fervent aura, certes, payé la sienne, dès ici-bas, durant cette agonie. « Je suis bien malheureux, mon cher ami... » Je l'entendrai toujours prononcer ces mots, les derniers qu'il m'ait dits quand je l'ai vu pour la dernière fois. C'était la plainte involontaire d'une âme en qui la nature gémit, mais sans que la foi en Dieu soit ébranlée, c'est-à-dire la persuasion que l'univers a un sens et que ce sens est conforme aux intimes appels de notre intelligence et de notre cœur, puisque cette intelligence et ce cœur en font partie.

II

Il y avait du soldat dans Coppée, dans ce fanatique du drapeau. Pour lui l'armée n'était pas seulement la patrie vivante. Il y voyait aussi l'école de la discipline et de la dignité. Il en aimait les très grandes et les très petites vertus : l'héroïsme et la tenue. Dans certaines épreuves, à la fois humbles et tragiques, comme celles des maladies, les deux vont ensemble. J'en trouve le symbole saisissant dans cette volonté suprême, que son visage, émacié par la cachexie de cette longue torture, fût voilé après sa mort. On manquerait à la pudeur qu'il eut de sa propre misère en insistant davantage sur la mélancolie de sa fin, et c'est se conformer à ce qui eût été son vœu que d'évoquer au contraire l'image du vaillant, de l'infatigable ouvrier de lettres qu'il sera resté jusqu'au bout. Six semaines avant sa mort, il écrivait, au bas de son portrait de jeune homme :

... Jeune front caressé par un rayon de gloire,
Tel je fus. C'est l'auteur applaudi du *Passant*.
Malade, infirme, vieux, tel je suis à présent.
Que c'est près, cette aurore, et voici la nuit noire!...

Elle fut immense et inlassable, cette activité littéraire de Coppée. Elle fut aussi, on ne l'a pas assez remarqué, sans cesse renouvelée. Il a eu,

comme tous les artistes personnels, une manière très caractérisée, mais dont il a varié les applications avec un rare bonheur. Il aura été tour à tour un poète élégiaque de la plus fine sensibilité, — relisez dans *le Reliquaire : l'Adagio et les Aieules*, relisez *les Intimités*, — puis, dans *les Récits épiques*, un large peintre de fresques, — relisez *la Tête de la sultane, les Deux Tombeaux*. Entre temps, il s'était révélé comme le miniaturiste de la petite vie, dans les *Humbles* et surtout dans les dizains des *Promenades et intérieurs*, son chef-d'œuvre, qui rappellent le « faire » de Chardin. Toujours soucieux de ne pas se répéter, il avait tenté et presque réussi, dans cet *Olivier* que je rappelais, ce roman en vers rêvé par Lamartine dans *Jocelyn*, et par Sainte-Beuve dans *Monsieur Jean*, pour ne citer que deux noms. Auteur dramatique, il avait, avec *le Passant*, pris place dans la lignée des fantaisistes issus du *Comme il vous plaira* de Shakspeare, pas trop loin du Musset d'*A quoi rêvent les jeunes filles*. Avec *Severo Torelli* et *Pour la Couronne*, il sut se créer un drame à lui, fusion singulièrement habile de la formule romantique et de la formule classique, — ce qui ne l'empêchait pas d'avoir, dans *le Luthier de Crémone* et dans *le Trésor*, inauguré un type inédit de la pièce en un acte. Venu un peu tard à la prose, il sut écrire des romans sans analogue. Admirateur passionné de Balzac et de Dickens, il a, dans *l'Idylle pendant le siège*, et surtout dans *Toute une jeunesse*, marié le réalisme de l'un et

l'humour de l'autre, en restant bien lui-même, l'observateur à fleur de peau mais très avisé de la vraie vie parisienne, celle que l'on ne voit pas. Il en a donné des tableaux exquis dans ses nouvelles. Ses nombreux recueils : *Contes en prose, Vingt contes nouveaux, Contes rapides, Longues et brèves*, abondent en récits qui seraient aussi célèbres que tels morceaux de Mérimée ou de Maupassant, si Coppée n'avait pas auparavant conquis une autre gloire. Quand le public a classé un de ses favoris dans un genre, il ne convient pas aisément que l'artiste, étiqueté ainsi, excelle ailleurs. L'auteur du *Passant* partageait un peu cette injustice à l'égard de sa propre renommée. Il eût volontiers sacrifié son œuvre de prosateur à son œuvre de poète, fidèle à la fière devise :

L'amour sans plus du vert laurier m'agrée...

Il n'empêche que le prosateur, chez lui, était savoureux, ferme, coloré et d'une verve intarissable. Il l'a prouvé lorsqu'il s'improvisa journaliste sur le tard et qu'il composa ces chroniques, dont les quatre volumes, réunis sous ce titre : *Mon franc-parler*, nous le rendent si présent, si vivant. C'est bien sa conversation, notée au passage, avec des contrastes de naïveté émue et d'ironie, j'allais dire des blagues gouailleuses, de la fantaisie et du désenchantement, des exaltations et soudain des éclats de rire d'une gaminerie toujours indulgente. Tel il était, quand, par les beaux soirs d'été, parmi les rosiers de son jardinet,

roulant entre ses doigts son éternelle cigarette, il s'amusait à taquiner cet autre causeur, mais d'un esprit si différent, qu'était Barbey d'Aurevilly. Leur dialogue donnait parfois l'illusion de la rencontre de Gavroche avec Don Quichotte, — un gavroche-Ariel, qui savait ce que la chimère du « Preux de Valognes », enveloppait d'idéal, — un Don Quichotte qui savait quelle sensibilité se dissimulait sous la moquerie un peu faubourienne de son interlocuteur :

— « Son ironie me glace, » me disait d'Aurevilly, un soir que je le reconduisais rue Rousselet, « mais c'est le meilleur cœur que j'aie connu. »

III

Cette ironie n'était que la défense de ce cœur, et c'est ce cœur, si humain, si généreux, qui se reconnaît à travers ces manifestations très diverses d'un talent dont la première qualité fut d'être sincère. Poésie ou prose, la marque propre de Coppée est une probité absolue dans l'expression, qui résulte d'une égale probité dans l'impression. Il avait une répugnance instinctive pour le mensonge, qui s'étendait aux moindres nuances de ce dangereux défaut : il ne supportait ni le charlatanisme, ni la prétention, et il s'en abstenait comme il se fût abstenu d'une action honteuse. L'influence d'aucun milieu ne put jamais entamer

cette simplicité de sa pensée. Jeune, il avait fréquenté le groupe des Parnassiens. Reprenez son premier recueil, *le Reliquaire*; vous y admirerez le tact averti avec lequel l'apprenti-poète a retenu de cette école l'enseignement légitime; et il en a, instinctivement, rejeté les défauts. Il est devenu un maître-orfèvre dans la fabrication des vers. Ses rimes sont choisies et savantes. Il sait et il pratique la règle formulée plus tard avec ingéniosité par Banville, l'importance dans les vers français de ce mot final, celui qui frappe l'oreille davantage. Il rime riche, il rime rare, et il ne donne jamais cette sensation de virtuosité contre laquelle les disciples de Verlaine ont réagi, avec un excès plus absurde encore, en substituant plus tard l'assonance à la rime. Mais surtout par le choix des sujets, Coppée révèle sa réaction contre la tendance de ce groupe qui s'appelait volontiers : *les Impassibles* et dont ce même Verlaine, alors adolescent, formulait ainsi l'esthétique :

...A nous qui ciselons les mots comme des coupes
Et qui faisons des vers émus très froidement...

Coppée écrit, lui, un poème qu'il dédie à sa mère et qu'il appelle : *Une Sainte*. C'est l'évocation d'une vieille fille qui ne s'est pas mariée, pour servir de mère à un frère plus jeune et malade. Il la montre, assise à sa fenêtre, maniant les grains

...De son lent chapelet. Et le soleil d'automne,
Qui dore les carreaux de ses rayons tremblants,
Met de vagues lueurs parmi ses cheveux blancs...

Il écrit *Rédemption*, prière douloureuse pour la venue d'une fiancée :

...Elle m'écouterait, pensive et sans rien dire,
Mais fixant sur moi ses grands yeux
Avec tout ce qu'on peut mettre dans un sourire
D'amour pur et religieux.

Il écrit les *Âïeules*, simple fragment d'épopée rustique, où il nous montre, courbées sous le poids de l'âge et rêvant au passé, sans amertume, les paysannes laborieuses et fécondes, qui vont mourir et dont

Rien n'a troublé le cœur héroïque et chrétien.

Le Parnassien de vingt-cinq ans est déjà résolu à ne rimer que pour dire quelque chose. Modeste formule, et qui contient l'*alpha* et l'*oméga* de toutes les rhétoriques. Ce « quelque chose », il n'ira pas le chercher bien loin. Il n'a pas traversé la jeunesse, comme tant d'autres, en mettant, entre lui et ses impressions de la réalité, un mirage de livres. Enfant d'un ménage pauvre, il a vu souffrir autour de lui, sa mère et ses sœurs peiner, son père mourir. Son cœur s'est ému devant l'épreuve des siens. Il a senti leur affection, la chaleur de leur dévouement. A côté de sa famille, il a vu d'autres petits bourgeois pâtir et lutter comme ses proches. La secrète poésie de ces étroites existences s'est révélée à lui. Il la dira, mêle-mêle avec les bonheurs et les chagrins de son premier amour. De là cette veine de poésie très neuve dans notre littérature, et que Sainte-Beuve, Baudelaire, Hugo,

avaient indiquée sans l'exploiter, le Sainte-Beuve de *Joseph Delorme* et de quelques *Consolations* :

...Et tout cela revint en mon âme mobile
Ce jour que je passais le long du quai de l'île,

le Baudelaire du poignant fragment :

...La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse
Et qui dort maintenant sous une humble pelouse,

le Hugo des *Pauvres gens* :

L'homme est en mer, depuis l'enfance matelot.

C'est le secret de cette immense popularité qui accompagna aussitôt le nom de Coppée. Il avait trouvé une poésie vraie, et il l'avait trouvée, comme je le disais, avec son cœur. Cela signifie, non pas qu'il avait fait étalage de sentimentalisme. Bonnement, simplement il avait laissé la vie, *sa vie* entrer dans sa sensibilité, et, de là, passer dans son œuvre.

Il devait donner une nouvelle preuve de sa résistance au factice et à l'artificiel, dans son succès même. Aucun écrivain contemporain n'aura connu une saute plus brusque de destinée que le petit employé du ministère de la guerre qui se trouva tout d'un coup, en 1869, être devenu cet « auteur applaudi du *Passant* ». Tous les salons s'ouvrirent soudain devant ce jeune homme. Du plus modeste des milieux, il fut transporté dans le plus luxueux, comme par la magie de cette lampe merveilleuse qui fait d'Aladin, le fils du

pauvre tailleur, le gendre d'un roi. C'était de quoi subir une crise de déclassement par en haut, comme Balzac, qui en traversa une lui-même et si aiguë, en a peint souvent. Coppée était de tempérament trop fin pour n'avoir pas goûté le charme du décor élégant. Quelques-uns de ses vers de jeune homme en témoignent : — ce pastel délicieux de jeune fille, qui s'intitule *Amazonne*, — les stances du *Cahier rouge* composées sur la terrasse du château de R... Il avait aussi un goût trop vif de la vérité pour ne pas s'en rendre compte : les sources profondes de l'inspiration d'un artiste sont dans sa sensibilité d'origine. Il sut se prêter au monde qui le fêtait, mais dont il n'était pas, sans rien lui donner que son attention amusée un instant. La maison où l'académicien illustre vient de mourir était celle-là même d'où le petit fonctionnaire à deux mille huit cents francs partait le matin pour se rendre à son bureau. Avec l'aisance, le poète avait troqué le rez-de-chaussée sur la rue contre un rez-de-chaussée sur le jardin. Il avait obtenu de son propriétaire la construction d'une aile en retour, afin d'y loger ses livres. Les meubles avaient changé. L'appartement avait pris cette physionomie de solide bourgeoisie qui convenait à la situation de l'écrivain. Mais c'était toujours la même bonhomie d'aspect qui correspondait à la même bonhomie dans les mœurs. Rien qui ressemblât moins à cet à-peu-près de grande vie, tentation trop naturelle de l'artiste enrichi. Coppée ne cessa jamais de réagir, par son exemple, comme

par ses railleries, contre cette trop rapide poussée en avant, bien inoffensif snobisme, où il voyait, lui, un principe de prétention intellectuelle et de frelatage moral. Personne, plus que ce fils célèbre d'un pauvre employé, qui avait franchi l'étape si vite, ne fut persuadé du péril que représente l'ascension sociale trop rapide. Personne ne pratiqua plus constamment la sage maxime qui veut que les aristocraties naturelles enrichissent le milieu où elles ont grandi, en y demeurant.

IV

Nous touchons au point précis qui fait l'unité profonde de l'œuvre de François Coppée. Ainsi s'explique la ferveur avec laquelle il entra dans la bataille politique, à une heure très trouble de l'histoire morale du pays. Pénétré comme il était des idées de famille, de fidélité à sa classe, d'acceptation du sort, il ne pouvait être qu'un traditionnel. Aimant véritablement le peuple, il connaissait trop bien la valeur des humbles, en tant qu'humbles, pour ne pas détester ce travail de destruction entrepris sur eux par les redoutables utopistes qui veulent substituer la demi-instruction aux simples et forts instincts de la coutume, la demi-éducation à la saine rudesse des mœurs héréditaires, enfin faire de l'ouvrier et du paysan des

quarts de bourgeois. Coppée qui vivait dans un faubourg de Paris, dont le grand plaisir était de se mêler aux petites gens de son quartier, les jours de fête, qui chérissait les pauvres d'un efficace amour, Coppée, le plus charitable et le plus simple des hommes, ne fut jamais un *démocrate*. Il se contenta d'être un *démophile*, ce qui est exactement le contraire. Il croyait, comme Balzac, à la nécessité de cadres très fixes pour contenir et régler ce peuple dont il sortait, dans lequel il se replongeait sans cesse. Il aimait les pouvoirs forts, parce qu'il croyait, toujours comme Balzac, à leur bienfaisance. Il haïssait l'individualisme et l'anarchie. Regardez-y de près : ses drames et ses poèmes, grands ou petits, de même que ses romans et ses nouvelles, ne sont jamais qu'un appel à quelque principe d'ordre et d'autorité, soit qu'il exalte, dans *Severo Torelli* ou *Pour la Couronne*, le culte passionné de l'autonomie nationale, soit qu'il nous montre, dans *la Grève des forgerons*, les sinistres conséquences de l'excitation à la révolte, soit enfin qu'en d'innombrables pages, il ravive en nous le souvenir de la légende impérialiste. Car il était cela par-dessus tout, un de nos jeunes confrères, M. Henri Vaugeois, l'a dit avec une extrême justesse, un impérialiste, — c'est-à-dire un partisan passionné de la plus grande France.

Pensant et sentant de la sorte, les campagnes contre l'Armée et contre l'Eglise, les deux plus précieuses forces d'organisation qui restent à notre pays, l'avaient remué d'une indignation dont ses

derniers écrits portent la trace douloureuse. On sait quel rôle il joua dans la plus funeste des guerres civiles. On ne saura jamais sa douleur devant les attentats qui se consommèrent, chaque jour, depuis ces dernières années, contre l'ordre catholique et la discipline militaire. Je ne lui ai pas fait une visite, durant sa longue maladie, sans qu'il m'ait parlé de la chose publique avec le désespoir d'un bon citoyen, qui découvre de plus en plus, en approchant de l'autre vie, les vérités éternelles, et chez qui cette vision exalte encore le sens des vérités actuelles. Eprouvant par lui-même, dans l'extrémité de misère où cette cruelle maladie le réduisait, l'incomparable bienfait de la foi, il frémissait de douleur devant la criminelle besogne de ceux qui ont entrepris de déchristianiser les déshérités du sort. Sentant, à retourner en arrière par la pensée, de quel secours avait été pour lui l'atmosphère de sa famille, il se désespérait de ces sacrilèges campagnes menées contre ce qui fait les familles vigoureuses et durables, depuis la loi sur le divorce, jusqu'aux meurtriers et perfides programmes de l'enseignement primaire d'aujourd'hui. Artiste probe et chaste, ayant toujours respecté en lui le don sacré d'écrire, il éprouvait une mélancolie singulière aux signes de décadence morale multipliés dans notre littérature. Et cependant telle était sa foi dans le génie français qu'il espérait contre l'espérance. Il attendait le relèvement extérieur dont notre ami Paul Déroulède lui a comme apporté la promesse, en mettant dans

son cercueil une médaille digne du poète qui, en 1871, écrivait ces vers, *A un officier*, d'une martialité si juvénile :

Vous portez, mon bel officier,
Avec une grâce parfaite,
Votre sabre à garde d'acier ;
Moi, je songe à notre défaite...

Et plus loin :

Vos soldats sont-ils vos enfants ?
Etes-vous leur chef et leur père ?
Je veux le croire et me défends
D'un doute qui me désespère.

Tout galonné sur le chemin,
Pensez-vous à la délivrance ?
— Jeune homme, donne-moi ta main.
Criens un peu : « Vive la France ! »

Il y a trente-cinq ans déjà — j'étais très jeune alors — Coppée me lut ces vers qu'il venait de composer. Je retrouve, en les transcrivant à cette heure, avant d'aller à la messe de ses funérailles, une émotion qui me fait mieux sentir ce que valait cet aîné-disparu. Il n'aura aimé et servi que les plus nobles causes. Je voudrais, devant sa tombe, secouer, moi aussi, ce « doute qui désespère » et croire que ces causes ne seront pas toujours des causes vaincues.

Mai 1908.

VIII

FERDINAND BRUNETIÈRE ⁽¹⁾

Monsieur le Directeur,

Vous me demandez de préciser, pour les lecteurs de votre journal, quelques souvenirs personnels qui jettent un peu de lumière sur la physionomie intime du grand homme de lettres mort hier. On vous a dit, et c'est exact, que Brunetière et moi, nous avons passé côte à côte plusieurs années de notre commune jeunesse. Ayant, dès cette époque, appris à respecter en lui une des intelligences les plus loyales et l'un des caractères les plus droits que j'aie connus, je lui apporte bien volontiers un témoignage qui aura du moins cette valeur d'être direct. Vous excuserez ce que ces pages auront nécessairement de hâtif et de heurté, de troublé surtout et, par

(1) Note adressée à un directeur de journal, au lendemain de la mort de Brunetière (1906).

suite, de trop personnel peut-être. On ne voit pas s'en aller un compagnon de trente-cinq ans sans que le cœur s'émeuve et sans que la main tremble, même pour lui rendre le devoir pieux du dernier hommage.

J'ai connu Ferdinand Brunetière au lycée Louis-le-Grand, où, plus âgé que nous, — c'était dans l'année scolaire 1869-1870, et il était né en 1849, — il se préparait à l'École normale. Il suivait le cours de philosophie de M. Emile Charles, et en même temps une partie de notre rhétorique. Cette situation de double vétéran ne comportait aucun classement dans les compositions, ni aucun envoi au concours général. Aussi cherchiez-vous vainement le nom de Brunetière dans le palmarès de cette année. Il était dès lors ce qu'il est resté toute sa vie, un peu hors cadre. Il l'était aussi par des inégalités assez singulières dans sa culture. De tout premier ordre dans la dissertation et le discours, il n'avait jamais pu mettre sur pied un brillant morceau de vers latins, ni composer un élégant thème grec. Ce fut la raison de son échec à cette École normale où il devait enseigner, moins de quinze ans plus tard, avec éclat.

Je l'avais perdu de vue pendant la guerre. Il fit bravement et simplement son devoir de soldat. Je ne le retrouvai qu'en 1873, professeur libre comme moi-même, dans une institution qui existe, je crois, toujours. C'était la pension Lelarge, dont la porte d'entrée ouvrait et ouvre encore, me semble-t-il, sur l'impasse Royer-Collard. Séparés

tous les deux de nos familles, qui n'approuvaient pas nos projets littéraires, nous étions l'un et l'autre réduits, pour vivre, à exercer ce très pénible métier, mais qui nous laissait libres de travailler d'après nos goûts. Je me vois encore, à mon arrivée dans la cour de cette pension, croisant mon ancien condisciple de Louis-le-Grand, et notre mutuelle surprise. Elle eût été plus grande si l'on nous eût annoncé qu'après avoir été collègues dans cet humble asile de nos jeunes ambitions, nous serions un jour confrères à l'Académie française. Et pourtant, même dans l'exercice de ces modestes fonctions de préparateur au baccalauréat, la supériorité de Brunetière était si éclatante, il y déployait de telles vertus intellectuelles qu'il portait avec lui l'évidence d'un magnifique avenir. Maîtres et élèves le sentaient. Ce maigre et pâle jeune homme, aux yeux dominateurs derrière les verres de son lorgnon, avait déjà, comme répandue sur toute sa personne, cette puissance qu'il garda jusqu'à la fin, malgré l'accablement physique des dernières années : l'*autorité*.

Il la devait d'abord à sa conscience intransigeante. Cette conscience se manifestait par une rigueur dans l'exécution des plus arides besognes qui ne s'est jamais démentie, durant les trente mois environ que nous avons peiné là de compagnie. Voici quelles étaient ses habitudes. Il arrivait à la pension à huit heures et demie du matin. Il y faisait deux cours d'affilée, d'une heure et demie chacun. Il s'en allait à onze heures et

demie, pour revenir, à trois, donner une heure encore de conférence, et cela tous les jours de la semaine, y compris le jeudi, sans vacances. C'était surtout dans les mois d'août et de septembre que les élèves refusés en juillet affluaient sur les bancs. Il en avait vingt-cinq, trente, quarante, et il mettait à préparer cette classe d'apprentis bacheliers autant de soin que plus tard ses plus retentissantes leçons. Pas une copie qu'il ne corrigeât de son écriture singulière, dès lors la même et d'une telle fermeté dans son archaïsme. Pourquoi n'ajouterais-je pas ce détail qui rendra comme concrète l'austérité de cette existence de répétiteur? Ce travail lui était payé au taux de cent cinquante francs par mois. Il augmentait ce chétif budget par quelques leçons, par des travaux de librairie. C'est durant cette période qu'il a pourtant acquis cette immense érudition si fidèle et si complète dont ses moindres articles sont nourris. C'est alors aussi qu'il contracta cette dangereuse habitude de la composition nocturne qu'il conserva jusqu'à la veille de sa mort. Sa véritable vie n'était pas celle du professeur, c'était celle de l'étudiant qu'il devenait avec le soir, quand, seul à sa table et parmi ses livres, il commençait à « travailler » après avoir « besoin ». C'étaient deux de ses mots. Les heures passaient. Minuit sonnait. Deux heures. Quatre heures. Il était si absorbé par ses pensées que souvent il ne s'apercevait pas que sa lampe achevait de mourir dans les premières clartés de l'aube. Il allait reposer alors. Pour combien de temps?

Comment cet organisme d'aspect si fragile suffisait-il à cet excès d'effort mental? Nous en restions étonnés, nous ses amis, comme Théophile Gautier jadis devant les débauches cérébrales de Balzac. Chez l'un comme chez l'autre, chez le grand critique comme chez le grand romancier, il y avait du héros, au sens où Carlyle a employé ce terme. Cet héroïsme est toujours beau, mais il semble plus naturel dans la gloire. Quand il est celui d'un jeune homme de vingt-quatre ans, inconnu et solitaire, il revêt un caractère pathétique, une poésie sévère et poignante, celle dont Balzac, justement, empreint les pages de *la Peau de chagrin* où il raconte la tragédie de sa propre destinée sous le masque transparent de son Valentin. Quand on a connu Brunetière jeune, les miracles de travail prêtés par le conteur à son personnage ne paraissent plus impossibles.

Une telle tension de la volonté aurait dû rendre celui qui la pratiquait peu sociable. Le futur auteur des *Discours de combat* l'était au contraire extrêmement, dans ces années-là. Il trouvait le loisir, entre ses classes et ses recherches, de causer, ou plutôt — car la dialectique était son goût passionné, comme elle était son talent — de discuter, indéfiniment. Que de fois, nos cours finis, avons-nous arpenté ensemble le trottoir de la rue Gay-Lussac, prenant et reprenant les plus hautes questions d'esthétique et de morale, de métaphysique et d'histoire! Tout le Brunetière qui s'est développé depuis avec tant d'éloquence, était dans

ces conversations de sa vingt-cinquième année. La maîtresse idée de son esprit était dès lors celle de l'ordre, et de l'ordre français. L'individualisme anarchique faisait l'objet de sa haine. Le dix-septième siècle et Bossuet revenaient sans cesse dans ses propos. Je crois l'entendre me disant : « Ce coquin de Fénelon ! » du même accent que s'il eût parlé d'un camarade indélicat et dont il eût eu à se plaindre personnellement, tant était déjà forte sa ferveur pour l'impérieux évêque de Meaux. Comment conciliait-il cette passion de la règle et sa foi dans la démocratie ? Cet illogisme d'un si rigoureux logicien venait de ce qu'il était au plus haut degré, à travers les abstractions de ses études, un homme de son temps. Il en partageait même les illusions. L'ardeur qu'il montra, depuis, à prendre parti dans la mêlée contemporaine n'aura surpris que ceux qui l'ont mal connu. Avec un appareil scolastique qui n'était chez lui que l'armature du raisonnement, il n'a jamais cessé de s'intéresser jusqu'à la fièvre aux problèmes actuels. Les ouvrages des grands écrivains de l'époque de Louis XIV coudoyaient dans sa bibliothèque les livres des plus récents philosophes et sociologues, et il passait du *Discours sur l'histoire universelle* au traité de l'*Origine des espèces*, de Descartes à Auguste Comte, avec une rapidité déconcertante pour les préjugés de 1875. Ses théories sur l'*Evolution des genres* et sur l'*Utilisation du positivisme* étaient en germe dans ses études d'alors. Si ma mémoire me sert

bien, un des premiers essais qu'il ait signés fut un article sur Darwin, paru dans la revue que dirigeait M. Eugène Yung et qui est devenue la *Revue Bleue*. Ses points de vue se sont classés depuis et mis en perspective. Il les avait tous quand il est sorti de cette période de préparation qui m'a laissé le souvenir d'un des beaux spectacles humains auxquels j'aie assisté.

Un hasard détermina cette sortie, à laquelle je ne fus pas étranger. L'excellent M. Saint-René Taillandier, qui avait bien voulu s'intéresser à mes premières tentatives d'écrivain, m'avait présenté à François Buloz, le redouté directeur de la *Revue des Deux Mondes*. J'avais écrit dans ce recueil quelques pages peu remarquées auxquelles Buloz avait bien voulu trouver cependant quelque valeur. Il me demanda une étude sur la poésie française contemporaine. Nous eûmes à cette occasion une entrevue d'où il résulta que nous différiions par trop de sentiment sur ce sujet. Il fut convenu que je n'écrirais pas l'article. J'ai toujours dans l'oreille la voix de ce dur pasteur d'esprits s'écriant : « Ah ! Planche ! Planche ! Je ne remplacerai donc jamais Planche !... » Je descendais l'escalier de la maison de la rue Bonaparte avec l'obligeant et laborieux M. Radau, aujourd'hui membre de l'Académie des Sciences pour la section d'astronomie, et qui était un des secrétaires de la *Revue*. Comme il faisait écho aux plaintes de son directeur, l'image de Brunetière se présenta soudain à ma pensée, et je le nommai.

J'avais eu avec mon camarade de corvée tant de conversations où il m'avait développé des idées sur la littérature contemporaine très opposées aux miennes et très voisines du classicisme de Buloz! « S'il y a quelqu'un qui puisse exercer chez vous le rôle de critique, c'est lui et lui seul, » affirmai-je. — « Nous en avons tant essayé! » me dit M. Radau, avec découragement. Il soupira : « Essayons encore celui-là!... » Une demi-heure plus tard, j'étais chez Brunetière. Que de fois je lui ai rappelé, depuis, son peu d'empressement devant cette porte entr'ouverte! Son naturel pessimisme lui faisait appréhender un insuccès. Son caractère fier lui faisait craindre de trop rudes heurts. Enfin, il se décida. M. Radau n'avait pas causé vingt minutes avec lui qu'il donnait raison à mon pronostic. On sait le reste.

Je viens d'écrire le mot de pessimisme. Ces âpres années de jeunesse avaient en effet marqué Brunetière d'un pli précoce de mélancolie qui ne s'est pas effacé. Il avait trop peiné, trop jeune. De sa gaieté première — car il avait été très gai — il lui était resté une verve où se trahissait son éducation méridionale, mais qui n'arrivait pas à le distraire d'une pensée à la Pascal que seule la foi religieuse de ses dix dernières années a consolée. Il n'était pas un misanthrope. Il aimait les hommes et il croyait en eux. Il ne croyait pas à la vie. Il la considérait comme foncièrement mauvaise et douloureuse. « Si je ne m'écrasais pas de travail, » me disait-il un jour, « je mourrais de

chagrin devant la couleur de mes méditations. » C'est là qu'il faut chercher le secret de cette extraordinaire ardeur à multiplier les tâches qui nous remplissait d'admiration et de terreur, — une terreur trop justifiée. Brunetière ne fut-il pas à la fois, et pendant combien de temps, maître de conférences à l'École normale et directeur d'une grande revue, publiciste faisant des campagnes d'articles et orateur faisant des campagnes de conférences? C'était de quoi employer quatre activités d'homme. La sienne s'y prodiguait sans s'y épuiser.

Il ne demandait pas seulement à cette existence intellectuelle toujours sous haute pression un dérivatif à une philosophie trop amère. Il y était entraîné par cette ardeur pour le bien du service, je ne trouve pas d'autre expression, qui est plutôt la caractéristique des hommes d'action que des hommes de plume. Ferdinand Brunetière, si épris fût-il de littérature, n'était pas un littérateur du type habituel. Dans les idées il apercevait leur action possible, mieux que cela, obligatoire, et il y courait. Je n'ai rencontré personne parmi les écrivains de notre génération qui ait été persuadé plus que lui que l'esprit mène le monde, et qui, par suite, ait eu un plus fort sentiment de la responsabilité de la pensée. C'est le secret de la prise extraordinaire qu'exerçait sa parole. Dès les premières minutes son auditoire comprenait que cet homme se donnait tout entier. Son visage contracté, où se lisaient les innombrables veilles du

courageux ouvrier de plume, s'éclairait d'une flamme. L'énergie d'une vitalité dépensée sans mesure passait dans son geste, dans ses mots, dans son regard. Un esprit enflammé, agissant, était là devant vous. Cette flamme et cette action faisaient de lui un professeur incomparable auquel pas un élève n'est demeuré indifférent, — un directeur de revue toujours en éveil, également prêt à recueillir les talents nouveaux, à susciter pour de nouveaux efforts les talents fatigués, — un propagateur d'idées, j'allais dire un prédicateur, qui a rajeuni l'art de la chaire en la laïcisant, — enfin un historien des lettres françaises qui a trouvé le moyen de renouveler presque tous les points qu'il a touchés.

Cette dépense de sa personne, prolongée depuis sa jeunesse, a tué Brunetière. Nous l'avons vu, année par année, mois par mois, se consumer, sans qu'il ait jamais consenti à se relâcher de ce qu'il considérait comme sa mission d'homme de lettres. Il semblait avoir pris pour devise ce mot d'un si fier stoïcisme : « Puisqu'il faut s'user, usons-nous noblement. » Témoin de sa jeunesse, j'ai été celui de sa longue agonie. Je l'ai vu prisonnier de son cabinet de travail, dans une rue voisine de ce Jardin du Luxembourg où nous avions tant erré à vingt ans, causer d'idées, d'une voix qui n'était plus qu'un souffle, s'interrompant pour subir une de ces terribles quintes où l'on tremblait qu'il ne passât, et reprenant sans permettre qu'on le plaignît autrement que du regard. Je l'ai vu enfin,

couché sur son lit, immobile pour toujours, et j'ai éprouvé devant sa frêle enveloppe, qui n'était plus réellement que la dépouille d'un esprit parti, un peu du respect que je ressentais autrefois devant le masque usé de Taine. Brunetière a été, lui aussi, un martyr de l'intelligence. Ces quelques notes n'ont d'autre prétention que de faire sentir cela, devant cette tombe ouverte, à ceux que les légendes inséparables des grandes réputations ont pu égayer à l'endroit de ce génie combatif, mais désintéressé, mais généreux, mais vraiment digne d'être aimé et regretté. On mesurera la place qu'il occupait, au vide que va laisser sa disparition dans les Lettres françaises contemporaines.

Décembre 1906.